

Henri Vaillancourt : artisan des traditions amérindiennes

Henri Vaillancourt, a craftsman dedicated to Aboriginal traditions

Robert B. Perreault

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (2022). Henri Vaillancourt : artisan des traditions amérindiennes. *Rabaska*, 20, 173–192. <https://doi.org/10.7202/1093895ar>

Résumé de l'article

Si l'on se demande comment un Franco-Américain de la Nouvelle-Angleterre a pu se passionner pour les traditions amérindiennes du Québec assez intensément pour en faire sa carrière, on n'a qu'à lire le cheminement d'Henri Vaillancourt de Greenville au New-Hampshire. Reconnu à travers les États-Unis, le Canada, le nord de l'Europe et même jusqu'au Japon, surtout comme constructeur de canots d'écorce, cet artisan préfère attirer l'attention sur sa documentation audiovisuelle et photographique. Pendant quinze ans, à raison de quelques stages de trois semaines, Henri Vaillancourt a séjourné chez les Cris de Mistassini, les Innus de La Romaine, les Attikamekws de Manouane et les Algonquins de Maniwaki pour documenter non seulement la fabrication des canots, mais aussi plusieurs autres traditions autochtones.

Portrait

Henri Vaillancourt : artisan des traditions amérindiennes

En 1973, en entrant dans le monde de la culture franco-américaine, j'entendis parler d'Henri Vaillancourt, fabricant de canots d'écorce dans la tradition amérindienne. Il était devenu célèbre depuis que le magazine *Yankee*, de réputation nationale, en avait parlé. Je voulais bien le rencontrer. En 1996, dans l'exposition « Sur bois. Franco-American Woodcarvers of Northern New England », montée au Centre franco-américain de Manchester, il présenta trois œuvres : « Canot d'écorce de bouleau », « Aviron taillé » et « Raquettes de neige, style Cree [sic] ». Hélas, l'artisan était absent. En 2013, après une conférence que je donnais, un homme s'approcha pour me parler. À ma grande surprise, j'étais face à face avec Henri Vaillancourt ! J'appris vite que, malgré sa réputation internationale, il était d'un abord facile et rempli de joie de vivre avec une petite dose de taquinerie. Il est fier de son héritage québécois et franco-américain. De plus, il adore notre parler populaire. Mon seul regret : ne pas avoir fait sa connaissance en 1973.

Si l'on tombait par hasard sur le site Internet d'Henri Vaillancourt de Greenville au New-Hampshire¹, on se demanderait peut-être comment un Franco-Américain de la Nouvelle-Angleterre a pu se connecter aux

1. Voir le site Internet d'Henri Vaillancourt, « Traditional Birchbark Canoes » au www.birchbarkcanoe.net.

ROBERT B. PERREAULT

Saint Anselm College,
Manchester, New-Hampshire



Henri Vaillancourt

Photo : Robert B. Perreault, Greenville,
New-Hampshire, 13 octobre 2017

traditions amérindiennes du Québec. La réponse à cette question repose en grande partie sur deux sources : en premier lieu, le caractère des résidents de Greenville, petit village à forte population franco-américaine situé dans l'extrême sud-central du New-Hampshire, à quelques kilomètres de la limite nord du Massachusetts ; et puis, l'histoire familiale de ce fabricant de canots d'écorce et d'autres objets d'artisanat autochtone, qui représente la quatrième génération de sa famille dans son village.

Mode de vie à Greenville

À la différence des villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre et de l'est de l'État de New-York, où se dirigèrent, entre 1840 et 1930, des milliers de cultivateurs du Québec à la recherche d'emploi dans les filatures et les manufactures de chaussures ou de papier, le village de Greenville, tout en ayant ses propres industries, attira plutôt un mélange de Québécois et d'Acadiens de caractère assez indépendant. Dans les villes, occupant surtout des maisons multifamiliales au sein des Petits Canadas, les émigrés n'avaient pas toujours l'occasion de devenir propriétaires. En revanche, selon Henri Vaillancourt, « Il y avait beaucoup de monde à Greenville qui ont bâti leur maison à eux autres parce qu'ils savaient comment le faire² ».

Bien que la mère d'Henri, Eveline Paradis, alors jeune femme, considérait sa famille comme étant pauvre, Henri percevait cela différemment. « On regarde des portraits de la maison puis du terrain autour, durant la Dépression. La maison était bien entretenue. Il y avait des belles fleurs. Il y avait un jardin. Ils gardaient des poules. Ils avaient de la viande sauvage. Ils mangeaient de la viande de chevreuil pendant tout l'hiver. C'était de la protéine, bonne pour la santé du monde qui ont pas beaucoup d'argent. Ils allaient beaucoup à la pêche aussi, de la perchaude, surtout de la barbotte. Ça, c'était leur poisson favori. »

Histoire familiale d'Henri Vaillancourt

Quoiqu'un arrière-grand-père d'Henri, Joseph Chrétien, ait été cultivateur dans le village voisin de Wilton, New-Hampshire, d'autres membres de la famille trouvèrent des emplois ou des loisirs plus variés.

Le père d'Henri, Gaspard Vaillancourt, travailla dans des filatures, d'abord à Greenville et ensuite à Fitchburg au Massachusetts, une ville avoisinante à forte population acadienne³. Grand chasseur de perdrix et de faisans ainsi que pêcheur, il construisit son propre bateau.

2. Entretien avec Henri Vaillancourt le 5 septembre 2017. Dorénavant, toutes les citations attribuées à Henri Vaillancourt proviennent de ce même entretien.

3. L'actrice acadienne Viola Léger, reconnue surtout pour avoir joué le rôle de la Sagouine d'Antonine Maillet, est originaire de Fitchburg.

Né à Saint-Jean-Port-Joli, Québec, le grand-père paternel d'Henri, lui aussi nommé Gaspard, travailla également dans une filature de Greenville. Pendant ses loisirs, il réparait les horloges.

Alors jeune fille, la mère d'Henri, Eveline Paradis, accompagnait ses sœurs et leur mère, Clérina Chrétien, à la cueillette de bleuets en grande quantité pour envoyer par train à des marchands de Boston. Elles cueillaient également des feuilles de lauriers et de petites branches de « *princess pine* » [*dendrocopodium obscurum* ; lycopode obscur] pour fabriquer des couronnes et des guirlandes à vendre. Avant son mariage à Gaspard Vaillancourt, Eveline entra temporairement au couvent des Sœurs de l'Assomption à Nicolet, Québec, la communauté enseignante qui dirigeait l'école paroissiale du Sacré-Cœur de Greenville⁴. Femme débrouillardre et déterminée, Eveline vécut jusqu'à l'âge de cent ans.

Né à Saint-Romuald, Québec, le grand-père maternel d'Henri, Napoléon « Ti-Paul » Paradis, émigra à Greenville avec ses parents à l'âge d'un an. Devenu adulte, il acheta vers 1912 une maison sur un terrain mesurant un demi-acre, où son épouse, Clérina, et lui élevèrent leur famille. Ti-Paul travailla dans une manufacture de chaises et d'autres meubles à Greenville. Henri possède encore de petits morceaux de bois courbés que son grand-père rapportait de la manufacture. Pendant plus d'une quarantaine d'années, il s'en servit dans la fabrication de ses canots, pour plier leurs varangues. Selon Henri, son grand-père Ti-Paul manipulait fort bien la hache : « Il faisait ses manches à hache lui-même, que je garde toujours avec deux de ses haches, puis j'ai encore son patron de manches à hache. Ça, c'est un petit trésor pour moi. » Dans ses loisirs, Ti-Paul était un homme des bois : grand chasseur, pêcheur et artisan. Il chassait les renards avec des chiens pour leur fourrure et il chassait les chevreuils pour leur viande afin de nourrir sa famille. De plus, il construisait des bateaux simples avec fond à planche plate et aux bouts carrés, pour aller à la pêche. Enfin, il jouait de l'accordéon. Devenu veuf, Ti-Paul continua d'habiter sa maison avec sa fille Eveline et la famille de celle-ci, où le petit-fils Henri subit profondément l'influence de son grand-père.

L'arrière-grand-père d'Henri, Paul « Gros-Paul » Paradis, était *raftman* [cageux] sur le fleuve Saint-Laurent, à partir des Grands Lacs jusqu'à Saint-Romuald. Vers 1886, il émigra du Québec à Greenville, où il construisit, près de sa maison, une cabane au bord d'un ruisseau dans laquelle il aimait dormir en été. Henri croit que la vie de *raftman* lui avait donné un sens de liberté qu'il retrouva à Greenville. Il travailla dans la même manufacture de chaises et d'autres meubles que son fils, Ti-Paul. Aux fêtes de famille, il jouait de

4. Les Soeurs de l'Assomption de Nicolet enseignèrent également à l'école paroissiale Saint-Louis de France à Lowell au Massachusetts, où l'écrivain Jack Kerouac fit une partie de ses études primaires.

l'accordéon tandis que son épouse, Célestine Daignault, dit Laprise, jouait des cuillers et dansait des gîgues.

L'arrière-arrière-grand-père d'Henri, Louis Paradis, le père de « Gros Paul », était lui aussi *raftman*, mais il se noya, son métier étant assez dangereux. Sa veuve, Marguerite Boucher, se remaria à un autre *raftman* qui se noya également, selon la légende familiale.

Beaucoup plus que leurs compatriotes dans les villes, les résidents de Greenville dépendaient, comme les Amérindiens, de leurs propres habiletés et ressources pour vivre au jour le jour ; de fait, celles-ci étaient souvent liées au dehors et à la nature. Il n'est donc pas surprenant qu'Henri ait suivi les traces de ses devanciers.

Éducation familiale et études d'Henri Vaillancourt

Né le 18 juillet 1950 dans un village voisin, Peterborough, New-Hampshire – Greenville n'ayant pas d'hôpital –, Henri Vaillancourt fut élevé dans l'ambiance décrite ci-haut, où ses parents et son grand-père lui racontèrent, toujours en français, l'histoire et le mode de vie de leurs ancêtres. Leur influence fut tellement forte que, encore tout jeune, Henri apprit à se servir de divers outils : couteau, hache, etc. Déjà, il savait ce que c'était qu'un canot d'écorce et que cette tradition appartenait aux Amérindiens.

Par conséquent, à l'âge de cinq ans, Henri essaya, sans l'aide ni de son père, ni de son grand-père, de construire son premier canot. Il se souvient d'avoir écorcé un jeune pin, tentant d'en coudre plusieurs morceaux au fil et à l'aiguille qu'il avait pris de la corbeille à ouvrage de sa mère. Tout fier de lui-même, il se disait : « Je fais un canot ! » Mais à cet âge tendre, il n'arrivait pas à s'y concentrer suffisamment et en moins d'une heure ou deux, il abandonna. Toutefois, il gardera le désir de fabriquer un canot.

Comme bon nombre de jeunes Franco-Américains, lorsqu'il commença ses études à l'âge de six ans, Henri parlait surtout français. Chez lui, à part ses parents, c'était grâce à la présence au foyer de son grand-père maternel, Ti-Paul, ainsi que celle des membres de sa famille étendue, qui habitaient tout près. Pendant ces années, peut-être à cause de la télévision, mais aussi parce que ses parents, et même son grand-père, parlaient anglais en cas de nécessité, Henri en apprit assez – ceci malgré certaines lacunes de vocabulaire – pour pouvoir se débrouiller dans cette langue.

Toutefois, Greenville étant un petit village, la seule école paroissiale, celle du Sacré-Cœur, était mixte, plutôt qu'exclusivement franco-américaine comme celles des villes plus grandes. Henri avait donc quelques camarades de classe en première année qui étaient de souche *yankee* ou irlandaise et qui ne parlaient pas français. L'année suivante, pour accommoder ceux-ci,

on mit fin au programme bilingue de l'école – c'est-à-dire, une moitié de la journée en français comme langue véhiculaire et l'autre moitié en anglais – pour les élèves les plus jeunes. Lorsqu'Henri monta en deuxième année, le français se trouva réduit à une simple matière comme les autres. Cependant, on continua une tradition. « Tous les jours jusqu'au huitième grade, après avoir salué le drapeau des États-Unis en anglais, on saluait toujours le Carillon Sacré-Cœur en français ».

À cause de ces changements, Henri et sa génération d'élèves franco-américains commencèrent à répondre en anglais lorsque leurs parents leur adressaient la parole en français. Chez Henri, qui avait neuf ans au moment du décès de son grand-père, l'anglais devint sa langue préférée. D'ailleurs, Henri vit renforcer ce sentiment plus tard à l'école secondaire Appleton Academy dans le village voisin, New Ipswich. Là, comme beaucoup d'étudiants franco-américains de Greenville – et d'ailleurs partout en Nouvelle-Angleterre – il dut souffrir le ridicule à cause de son français⁵. Dans un cours de français, une institutrice d'origine anglo-américaine qui avait étudié le français standard, mais qui le parlait avec un accent américain assez prononcé, tenta de lui « corriger » son français « canadien », qu'elle dénigrait comme étant inférieur et donc inacceptable. Aujourd'hui, après au-delà d'une cinquantaine d'années, fier de parler son « français canayen », Henri rigole en racontant des anecdotes à propos de cette institutrice, qu'il baptisa avec le même accent américain que celle-ci, « Madam Cafay O'Lay⁶ ».

Un premier canot

Or, ce fut à cette même époque, en 1965, qu'Henri, alors âgé de quinze ans, tourna son attention plutôt vers le but qui l'avait hanté depuis l'âge de cinq ans. De nouvelles tentatives, faites vers les âges de huit, dix et douze ans, l'avaient mené à une étape de construction un peu plus avancée que la précédente. Cette fois, grâce à un article qu'il avait lu dans la revue *Sports Afield*, où l'auteur avait plus ou moins expliqué – mais surtout bien illustré – la construction d'un canot d'écorce, Henri vint à bout de réaliser son rêve. Il fabriqua enfin son premier véritable canot d'écorce. Par la suite, il apporta son canot à l'étang Pratt à Mason, un village voisin. « C'était symbolique, dans un sens. C'était tout autour de là que mon grand-père allait à la chasse. Lui, il connaissait ça comme le dos de sa main. Puis moi, j'avais jamais été dans un canot avant ça. Le premier canot que j'ai jamais été dedans, c'était le mien, un canot d'écorce. C'était un vrai plaisir ! »

5. Jack Kerouac raconte une expérience similaire dans son roman *Vanity of Duluoos. An Adventurous Education, 1935-46*, New York, Coward-McCann, Inc., 1968, p. 30-31 ; cet ouvrage a été traduit sous le titre *Vanité de Duluoos : une éducation aventureuse (1935-1946)*, Gallimard, « Folio », 2013.

6. Madame Café-au-lait.

À l'époque, tout en sachant qu'il venait de pratiquer une tradition qui remontait aux Amérindiens, Henri ignorait cependant que c'était aussi devenu une tradition québécoise. Toutefois, trois ans plus tard, ayant depuis lu la « bible » sur la construction des canots d'écorce, *The Bark Canoes and Skin Boats of North America*⁷, il en apprit énormément, non seulement sur la technique, mais aussi sur l'histoire. Par exemple, comme Franco-Américain, il était fier de savoir que les Québécois Louis et Charles LeMaître et d'autres fabricants de canots d'écorce dans la région de Trois-Rivières et du Lac Saint-Pierre fournissaient les traiteurs de fourrures, le gouvernement, les militaires et l'Église avec leurs grands canots de maître et d'autres modèles.

Alors, il se fabriqua un deuxième canot, celui-ci beaucoup mieux réalisé. À côté de ce dernier, son premier canot lui plaisait beaucoup moins maintenant. « Il était bien mal fait. Puis là, je l'ai détruit à coups de hache ».

Naissance d'une carrière

Après l'école secondaire, Henri fit son entrée à l'Université du New-Hampshire à Durham, où il étudia la sylviculture et la préservation de la faune et de la flore. Au bout d'une année scolaire, peu intéressé à ces matières, il retourna chez lui. Ayant construit encore quelques canots avec succès, il considéra la possibilité d'en faire une carrière. Afin de se renseigner de près sur la structure des canots d'écorce, il visita des musées qui en mettaient en exposition.

C'est ainsi que, en 1970, à l'âge de vingt ans, Henri se lança dans la fabrication de canots d'écorce, travaillant chez lui, sur la terre familiale achetée par son grand-père Ti-Paul, où il habite depuis sa naissance. Quoiqu'il ait un atelier, il préfère comme les Amérindiens construire ses canots en plein air pendant la belle saison, ou sous un toit en cas de pluie.

Pour obtenir ses matériaux, selon la tradition, il se rend dans les forêts un peu partout en Nouvelle-Angleterre à la recherche d'écorce de bouleau pour la couverture de ses canots, du bois de cèdre et aussi un peu de frêne pour la charpente et de la racine d'épinette pour le laçage qui tient l'écorce en place, scellée avec un mélange de résine de pin et de graisse végétale.

Comme outils, Henri se sert d'une tronçonneuse et d'une hache pour abattre les arbres. Pour préparer le bois, il utilise encore une hache et aussi un couteau croche. Pour lacer les pièces, il emploie une alêne. Mais, selon lui, pour accomplir la majeure partie de l'ouvrage, surtout pour tailler le bois, le couteau croche est l'outil principal. C'est un instrument assez rare de nos jours, dont il possède quelques exemplaires anciens et modernes⁸. « J'ai un couteau

7. Edwin Tappan Adney et Howard Irving Chapelle, *The Bark Canoes and Skin Boats of North America*, Washington, D.C., Smithsonian Institution, 1964.

8. Selon Henri, c'est un outil inventé par les autochtones. Voir Jean-Luc Pilon et Sandra Zacharias,



**Rouleau d'écorce de bouleau,
matériel principal dans la construction d'un canot**

Photo : Henri Vaillancourt, Greenville, New-Hampshire, 13 octobre 2017

croche qui appartenait à mon grand-grand-père Paul Paradis, le *raftman*. Il a peut-être bien appartenu à son père ou à son grand-père, je suis pas sûr. Il y a des motifs taillés dans le manche. Il y a un des symboles qui ressemblent à un trèfle. La mère de Paul Paradis était à moitié irlandaise, puis sa grand-mère était irlandaise à cent pour cent, du comté [de] Tyrone en Irlande. Elle s'appelait Margaret Mullan. Ça me fait penser que ce couteau-là appartenait à son père ou à son grand-père, qui l'aurait décoré comme ça pour montrer la double ascendance, canayenne puis irlandaise. »

Au début de sa carrière, Henri prenait environ un mois pour fabriquer un canot, car il œuvrait constamment à partir du printemps jusqu'à l'automne. Il pouvait donc produire entre six et huit canots par an. Pour la plupart, ses canots mesurent de neuf jusqu'à vingt-sept pieds (8,2 m) de longueur, les grandeurs les plus communes étant de quatorze, seize et dix-huit pieds (4,3 m, 4,9 m, 5,5 m), parfois jusqu'à vingt pieds (6,1 m). Il fabriqua aussi des maquettes à échelle mesurant quatre pieds (1,2 m) pour mettre en exposition⁹.

« *Mocotagan*, couteau croche algonquien ; techniques et origines », *Journal canadien d'archéologie*, vol. 10, 1986, p. 17-37.

9. Au cours des décennies, Henri Vaillancourt mettra plusieurs canots de diverses grandeurs en exposition. Voir par exemple les catalogues suivants : Anonyme, *Craft Multiples*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1975 ; Catalogue d'exposition à la Renwick Gallery of the National Collection of Fine Arts : photo d'un canot d'Henri Vaillancourt dans l'exposition avec court texte, p. 60-61 ; Anonyme, *The Handwrought Object 1776-1976*, Ithaca, New York, Herbert F. Johnson Museum of Art,



Couteau croche

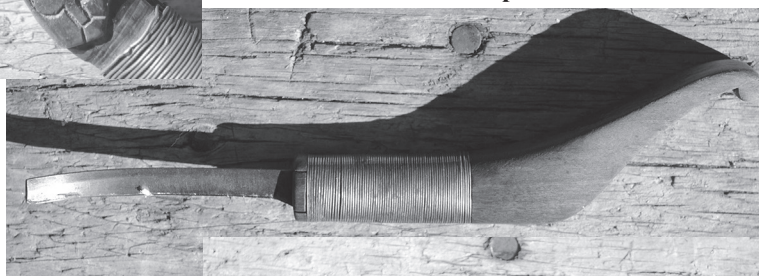
Tailler une varangue de canot
avec un couteau croche (détail)



Comment tenir
un couteau
croche (détail)

Couteau croche de
l'arrière-grand-père
(vue de côté avec trèfle)

Couteau croche fabriqué
par Henri Vaillancourt



Couteau croche de
l'arrière-grand-père
d'Henri Vaillancourt
(vue de côté)



Photos : Robert B. Perreault, Greenville, New-Hampshire, 13 octobre 2017

Ayant terminé un canot, Henri exécute une dernière étape : il y peint sa signature et la date à l'extérieur, sous le plat-bord, et aussi sa marque de fabricant, soit une fleur de lys, à l'extérieur de l'étrave.

Essor assez tôt

Sa carrière à peine établie dans un métier qui, à l'époque, demeurerait assez rare dans le monde entier, Henri attira vite l'attention. Son terrain étant situé au bord d'une route d'état du New-Hampshire, un journaliste du magazine *Yankee*, qui avait des milliers d'abonnés à travers les États-Unis, s'adonna à passer et y aperçut quelques canots. Curieux, il s'arrêta, discuta avec Henri et publia un article à son sujet¹⁰ : en moins d'un an, Henri reçut suffisamment de commandes pour se tenir occupé pendant environ trois ans. De plus, d'autres journalistes d'un peu partout le recherchaient pour l'interviewer.

Au mois d'août 1971, l'institution Smithsonian de Washington, qui organisait le « Festival of American Folklife » annuel depuis 1967, invita Henri au pavillon des États-Unis à Terre des hommes. Pendant trois semaines, il montra comment construire un canot d'écorce. Il raconte avec humour un incident qui eut lieu durant son séjour à Montréal : « Pour le *fun*, un soir, moi puis mes amis, on a décidé de nous promener dans mon canot entre les îles sur le fleuve Saint-Laurent. On a fait le tour une fois sans problème. Mais la deuxième fois, la police est arrivée dans leur bateau, puis ils ont pas trop apprécié de nous voir là ! »

Premiers séjours chez les Amérindiens du Québec

À la construction des canots, et surtout pour se tenir occupé en hiver, Henri ajouta à sa production la fabrication d'avirons et de raquettes. Pendant certains hivers, il produisit jusqu'à cinquante paires de raquettes. Cependant, pour cet aspect de son artisanat, il n'était pas le seul, car il connut au moins deux autres fabricants de raquettes à Greenville appartenant aux générations de son père et de son grand-père respectivement. Quoiqu'il apprit à fabriquer les raquettes lui-même, il avoue avoir perfectionné sa compétence dès une première visite chez les Cris à Mistissini près de la baie James à l'automne

Cornell University, 1976 : catalogue d'exposition avec courte description d'un canot d'Henri Vaillancourt, p. 25 ; Anonyme, *Sur bois. Franco-American Woodcarvers of Northern New England*, Manchester, N.H., Centre franco-américain, 1996 : le nom d'Henri Vaillancourt avec ses œuvres en exposition paraît à la p. 48 ; Jill Linzee et Michael P. Chaney, *Deeply Rooted. New Hampshire Traditions in Wood*, Durham, New-Hampshire, The Art Gallery & the Center for the Humanities, University of New Hampshire, 1997 : catalogue d'exposition avec texte et une photo au sujet d'Henri Vaillancourt, dont un canot faisait partie de l'exposition, p. 12 ; Paul J. Smith (dir.), *Objects for Use. Handmade by Design*, New York, Harry N. Abrams, Inc., Publishers, 2001 : catalogue d'exposition à l'American Craft Museum avec photos d'un canot d'Henri Vaillancourt dans l'exposition, p. 270-271 et courte biographie, p. 330-331.

10. Earl B. Pickering, Jr., « Return of the Birchbark Canoe », *Yankee* (Dublin, New-Hampshire), vol. 35, n° 3, mars 1971, p. 92-93.

La construction d'un canot d'écorce



**Déroulé
d'écorce
de bouleau**



**Fendage des
varangues
de cèdre**



**Amincissement des planches
au couteau croché**



Le grand canot en chantier



**Varangues du rabaska
comparées à celles d'un
canot de taille ordinaire**
(tenues par
Henri Vaillancourt)

Photos : Henri Vaillancourt, Greenville,
New-Hampshire, v. 2012



Étrave pincée pour permettre la ligature

**Vue intérieure
du squelette du canot**

Photos : Henri Vaillancourt,
Greenville, New-Hampshire, v. 2012



**Henri Vaillancourt peignant
sa « signature », une fleur-de-lys,
sur l'étrave du canot**

**Henri Vaillancourt
posant avec son canot achevé**

Photos : Robert B. Perreault, Greenville,
New-Hampshire, 13 octobre 2017



1974. Puis, il y retourna en juillet 1975, où il observa et photographia leur technique pour la fabrication de deux genres de raquettes. « J'étais fasciné par leur connaissance du bois puis comment le manipuler sans le casser ». De plus, c'est auprès des Cris de Mistissini – en particulier un nommé Sam Rabbitskin – qu'Henri apprit à fabriquer des couteaux croches, qu'il ajouta par la suite à sa pratique.



Henri Vaillancourt dans un camp cri à Mistissini

Photo : Henri Vaillancourt, v. 1980

Réputation nationale et internationale

Plus il avançait dans sa carrière, plus Henri attirait l'attention des journalistes¹¹ – parfois à son désavantage. Le vrai coup – ici, le mot *coup* ayant un sens double – arriva lorsqu'un journaliste et écrivain de réputation nationale, John

11. Mary Lou Brady et Mark Catalano, « Birch Bark Canoes », *Spile* (Hollis, New-Hampshire), vol. 1, n° 2, avril 1975, p. 26-31 ; Dennis Picard, « Henri Vaillancourt. Builder of Birchbark Canoes », *New Hampshire Profiles* (Hanover, New-Hampshire), mai 1976, p. 14-17 ; Dennis Picard et Ann Grinnell Welles, photographes, *Woodcraft* (Woburn, Massachusetts), Supplément printemps/été 1977 : couvertures (première et quatrième) contenant plusieurs photos d'Henri Vaillancourt à l'œuvre, ainsi que de ses canots et ses raquettes, avec court texte explicatif ; Jerry Stelmok et Rollin Thurlow, *The Wood & Canvas Canoe. A Complete Guide to its History, Construction, and Maintenance*, Gardiner, Maine, The Harpswell Press, 1987 : le premier chapitre s'intitule simplement « Henri Vaillancourt », p. 4-16 ; Jerry Stelmok, « Henri Vaillancourt and the Bark Canoe », *Wooden Boat* (Brooklin, Maine), n° 87, mars/avril 1989, p. 80-87, 89 ; Peter Spectre et David Larkin, *Wooden Ship. The Art, History, and Revival of Wooden Boatbuilding*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1991 : photos d'un canot d'Henri Vaillancourt avec court texte, p. 30-31.

McPhee, accompagna Henri sur une excursion de 240 kilomètres en canot d'écorce dans le nord de l'État du Maine. De ce voyage, McPhee produisit un assez long article en deux volets dans la prestigieuse revue *The New Yorker*¹². En dépit de la publicité qu'il reçut, Henri trouva que l'auteur, dans son récit de l'aventure, laissait énormément à désirer¹³. Pis encore, sans prévenir Henri, quelques mois plus tard, McPhee fit paraître son article en forme livresque sous le titre *The Survival of the Bark Canoe*¹⁴.

Sa réputation maintenant assurée, Henri vit augmenter sa clientèle au cours des décennies suivantes au point où, à son apogée, il reçut des commandes pour cinq années d'avance. Apparemment, les collecteurs de canots d'écorce, surtout d'ici et là aux États-Unis et au Canada, trouvaient que la qualité de son ouvrage en valait la peine et ils patientèrent afin d'accorder à Henri le temps nécessaire pour bien remplir leur commande.

Un certain nombre de canots d'Henri se rendirent outre-mer, soit en Angleterre, en Suisse, en France, au Japon et ailleurs où il existait un intérêt pour la culture amérindienne. De plus, Henri eut quelques clients célèbres, entre autres, Michael Eisner, directeur général de la compagnie Disney, Edgar Bronfman, président de la compagnie Seagram, et Lord Peter Palumbo, membre du Parlement britannique et ami personnel de Charles, Prince de Galles.

Recherche et documentation chez les Amérindiens

En 1977, Henri et son collègue, le vidéaste Todd Crocker, fondèrent une association sans but lucratif¹⁵ afin de recueillir des fonds pour faire de la recherche et de la documentation chez les Amérindiens du Québec. Le but de ce projet visait la préservation audiovisuelle d'une culture matérielle qui disparaissait graduellement avec le passage du temps, afin que les futures générations puissent connaître les traditions autochtones, les apprendre et les pratiquer. Pendant une quinzaine d'années, les deux chercheurs firent des séjours d'environ trois semaines, plusieurs fois par an, totalisant certaines

12. John McPhee, « The Survival of the Bark Canoe – 1 », *The New Yorker*, 24 février 1975, p. 49-94 ; John McPhee, « The Survival of the Bark Canoe – 2 », 3 mars 1975, p. 41-48, 52-69.

13. Selon Henri, malgré sa fascination pour le métier de fabricant de canots d'écorce, John McPhee, un journaliste habitué à la « grande ville », traitait de façon condescendante le monde en général qu'il rencontrait en voyage. De plus, durant leur voyage en canot, McPhee se plaignit constamment des conditions et des situations qu'un aventurier authentique trouverait normales. Enfin, Henri trouve que McPhee avait un parti pris à l'égard de son sujet. Dès qu'Henri tentait d'en franchir les limites, par exemple, en voulant discuter de traditions autochtones en plus de la construction des canots, McPhee lui coupait la parole pour revenir à ses intérêts particuliers. Apparemment, tout cela influença l'état d'esprit du journaliste lorsqu'il rédigea son texte. Maintenant à sa retraite, Henri a l'intention d'écrire un livre pour tirer les choses au clair.

14. John McPhee, *The Survival of the Bark Canoe*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1975.

15. The Trust for Native American Cultures and Crafts, Box 142, Greenville, New Hampshire 03048, USA.

années jusqu'à trois mois, surtout chez les Cris de Mistissini, mais aussi chez les Montagnais – de nos jours, les Innus – de la Romaine, les Attikamekw de Manouane et les Algonquins de Maniwaki. Justement, chez ces derniers, ils documentèrent la construction d'un canot d'écorce.

À cette époque, les Cris menaient encore une vie traditionnelle, fabriquant eux-mêmes leurs raquettes, toboggans, couteaux croches, mocassins et ainsi de suite. Ils chassaient l'orignal et le caribou pour leur viande, et utilisaient leurs peaux et leurs os dans la création de divers produits domestiques et outils. Tandis que son collègue enregistrait en couleur sur bande vidéo les diverses techniques, Henri photographiait ces mêmes scènes en couleur et en noir et blanc. Il prenait également des notes détaillées sur chaque technique.

Si l'on se demande comment deux étrangers des États-Unis purent accomplir de telles tâches chez des populations lointaines et isolées de l'est à l'ouest dans le grand nord du Québec, on doit se souvenir qu'Henri avait fait les premiers contacts avec les Cris à deux reprises auparavant. De plus, son collègue Crocker et lui achetèrent certains de leurs produits, et ils les payèrent pour le privilège d'observer et de documenter leurs travaux quotidiens. Selon Henri : « On allait avec les Cris dans leurs camps d'hiver pour les filmer. On mangeait aussi avec eux autres, de la viande d'orignal puis de caribou. Mais on les aidait aussi, avec leur travail, comme aller dans les bois pour chercher du bois de chauffage ou du bois pour faire des raquettes ou d'autres choses. On rapportait du bois sur nos dos à leur camp pour le bûcher. On ramassait aussi des branches d'épinette ou de sapin pour couvrir le plancher de leurs tentes. On les aidait aussi à gratter les peaux d'originaux puis de caribous. » Avec le temps, à force de vivre parmi les Amérindiens, Henri commença à apprendre un peu leurs langues : « La langue des Cris puis celle des Innus sont peut-être bien soixante-quinze pour cent pareilles. Je pouvais pas vraiment bien parler ces deux langues, mais après avoir passé à peu près quinze ans chez eux, je connaissais assez de mots puis d'expressions de la langue crie pour pouvoir plus ou moins me débrouiller dans les deux langues. J'en savais assez que je pouvais même rire avec eux autres ! »

Ayant fait plusieurs séjours chez les Amérindiens, Henri se rapprocha d'eux au-delà des rapports uniquement professionnels. Il considérait un couple crie en particulier, Philip et Sarah Bosum, fabricants d'une variété d'objets traditionnels, comme son second père et sa seconde mère, et ceux-ci le considéraient comme leur « fils ». Les liens entre lui et ses « seconds parents » autochtones devinrent assez étroits, au point où Henri les invita même chez lui à Greenville pour y faire la connaissance de sa famille biologique. Ensuite, lorsqu'ils décédèrent Henri servit de porteur à leurs enterrements respectifs.

Après un certain nombre d'années, Henri commença à mettre plus de temps pour construire ses canots, produisant moins d'exemplaires par an



Innus construisant un canot en toile à La Romaine, 1978



Algonquin cousant l'écorce d'un canot à Maniwaki, s.d.

**Crie tressant une raquette
« queue de castor »
avec des lanières de peau
de caribou à Mistissini, s.d.**



**Innu fabriquait
une raquette
« queue de castor »
à La Romaine, 1978**

Photos : Henri Vaillancourt

qu'auparavant. Tout d'abord, comme il était souvent parti chez les Amérindiens, son travail de documentation des traditions autochtones était devenu plus important que la fabrication des canots. Puis, de temps en temps, il faisait du canotage sur les étangs, les lacs et les rivières autour de chez lui dans le New-Hampshire ou ailleurs en Nouvelle-Angleterre. En outre, il s'engagea dans des mouvements populaires favorisant la protection de l'environnement naturel. Aussi, graduellement pendant les années 1980, il avait entrepris de construire tout seul sa propre demeure située sur le terrain familial, soit un chalet dans le style alpin. De plus, à trois reprises au cours des années, il prit des vacances européennes de plusieurs semaines ; et même une fois pendant trois mois, il se promena à la campagne à bicyclette tout en admirant l'architecture et la culture rurales. En France, il rencontra quelques personnes qui, en l'écoutant parler français, reconnurent son accent franco-américain, que l'on identifia comme canadien-français. « Quand ils m'ont entendu parler français, ça m'a surpris d'entendre du monde en France me dire des mots comme *moé, toé, frette, asteur pis icitte*. Ils disaient que moi, je parlais le vieux dialecte de Normandie puis de Picardie. J'aurais donc voulu que mon ancienne maîtresse de français qui me critiquait pour mon français canayen, entende parler ce monde-là. »

Malgré toutes ses autres activités, la fabrication des canots était l'unique gagne-pain d'Henri et demeurera quand même l'aspect essentiel de sa vie et de sa carrière.

Des matériaux recueillis – notes, photos et bandes vidéo –, Henri et Todd Crocker réalisèrent le montage de trois documentaires portant sur la fabrication de canots d'écorce et de raquettes, ainsi que sur le tannage de peaux d'animaux¹⁶. Selon Henri, les DVD de ces trois documentaires se vendirent très bien, aux États-Unis, au Canada et au Nord de l'Europe, où se trouvent plusieurs fabricants de canots d'écorce de bouleau. De plus, Henri rédigea aussi un livre et un article sur la fabrication des raquettes, illustrés tous les deux pour la plupart avec ses photos originales¹⁷.

L'arrivée d'Internet

À part les articles de journaux et de revues qui continuèrent de paraître à propos d'Henri, le nouveau médium Internet lui offrit l'occasion de faire connaître ses produits à travers le monde entier. Avec son propre site (www.birchbarkcanoe.net), bien illustré et rempli d'explications à propos de sa

16. *Beavertail Snowshoes*, Greenville, N.H., The Trust for Native American Cultures and Crafts, 1981 ; *Indian Hide Tanning*, *ibid.*, 1981 ; *Building an Algonquin Birchbark Canoe*, *ibid.*, 1984.

17. Henri Vaillancourt, *Making the Attikamek Snowshoe*, Greenville, N.H., The Trust for Native American Cultures and Crafts, 1987 ; « Making Snowshoes, Cold-bending the Indian way », *Fine Wood Working* (Newtown, Connecticut), n° 49, novembre/décembre 1984, p. 77-80.



Façade du chalet alpin construit par Henri Vaillancourt



**Vue de côté du chalet et remise à bois de chauffage
construits par Henri Vaillancourt**

Photos : Robert B. Perreault, Greenville, New-Hampshire, 13 octobre 2017

carrière et de son métier, il réussit à rejoindre des individus et des organisations qui lui proposèrent une variété de projets.

Henri apprit que quelques-uns de ses canots aboutirent dans des musées. Par exemple, le musée de canots Ohchi à Shimane-ken au Japon en possède non seulement un exemplaire, mais en 1993, lui-même y passa trois semaines à l'occasion de la « Golden Week », à titre d'artisan invité pour y montrer comment construire un canot d'écorce. Il fit de même en 1999, pour la seconde

fois¹⁸, comme artisan invité de l'institution Smithsonian à son « Folklife Festival » à Washington. Il y apporta aussi des exemplaires de ses raquettes pour mettre en exposition.

Toujours en 1999, Henri fut le sujet d'un essai illustré intitulé « Canoe Maker » dans un livre de luxe, *The Virtuoso. Face to Face with 40 Extraordinary Talents*¹⁹, le mettant en vedette parmi des figures internationales dans leur champ de travail, entre autres, le danseur de ballet Mikhail Baryshnikov, le paléontologue Stephen Jay Gould, le boxeur Muhammad Ali, le comédien Robin Williams, le funambule Philippe Petit, le footballeur Pelé, l'écrivain-illustrateur Chris Van Allsburg et la gymnaste Nadia Comaneci. « Ils m'ont invité à New York pour une réception quand le livre a été publié. Je voulais pas y aller, moi, avec toute ce monde fameux. Mais un ami m'a convaincu d'y aller. Je me sentais petit devant tout ce monde-là, mais je me suis amusé quand même. »

Vers cette même époque, dans le domaine de son travail, qui devenait de plus en plus chargé, Henri prit la décision de se limiter à la fabrication des canots d'écorce, laissant de côté ses autres produits à vendre, quoiqu'il en fit parfois pour lui-même. Cependant, de temps en temps et d'un peu partout, on fit appel à Henri à cause de son expertise.

Nouveaux projets assez spéciaux

En 2010, Henri reçut un courriel de l'archiviste du National Maritime Museum à Cornwall en Angleterre, lui annonçant que l'on venait de retrouver dans une grange de pierre chez les descendants du Lieutenant John Enys, soldat britannique qui avait lutté contre les révolutionnaires américains au Québec, un canot d'écorce que celui-ci avait rapporté chez lui plus de deux siècles auparavant. Le canot étant en mauvais état et même fendu en deux, on en profita pour faire une étude de sa structure intérieure, dont certains aspects normalement cachés étaient maintenant exposés. Henri voyagea donc à Cornwall pour évaluer le canot qui, selon lui, était un exemple assez ancien et rare du genre malécite-abénaquis. Par la suite, le canot fut rapatrié et mis en exposition au Canadian Canoe Museum à Peterborough en Ontario. De plus, Henri reçut une mention spéciale dans le journal torontois *Globe and Mail* pour un compte rendu de son expérience, illustré avec ses propres photos en couleur, qu'il publia dans la revue *Wooden Boat*²⁰.

En 2011 et 2012, Yannick Favro, un Français de la Richie en Indre-et-Loire, qui organise des excursions en canots traditionnels amérindiens dans sa

18. La première fois, il était allé à Terre des hommes à Montréal en 1971.

19. Ken Carbone et Howard Schatz, *The Virtuoso. Face to Face with 40 Extraordinary Talents*, New York, Stewart, Tabori & Chang, 1999, p. 58-59, 118.

20. Henri Vaillancourt, « The Enys Birchbark Canoe, A late-1700s treasure rediscovered in a stone barn in England », *Wooden Boat* (Brooklin, Maine), n° 222, septembre/octobre 2011, p. 72-79.

région et ailleurs, commanda deux canots d'Henri, dont celui de l'année 2012 est un « rabaska » mesurant 8,2 mètres de longueur. La revue *La Loire et ses terroirs* publia un long article au sujet de ces excursions, dont deux pages sont consacrées à Henri avec treize de ses photos originales en couleur montrant diverses étapes dans la construction du « rabaska » chez lui à Greenville²¹.



Un « rabaska » de 27 pieds (8,2 m) sur la Loire
 Reconstitution en France d'un épisode de la traite des fourrures
 Photo : Henri Vaillancourt, 2012

À la retraite partielle

Aujourd'hui âgé de 72 ans, après avoir fabriqué environ 200 canots d'écorce au cours d'une cinquantaine d'années, Henri accepte moins de commandes qu'autrefois, tout en continuant de fabriquer des couteaux croches et des avirons. Cependant, il demeure actif, peut-être plus que jamais. N'ayant point eu le temps de se fabriquer un canot personnel depuis qu'il a atteint l'âge adulte, il espère s'en faire au moins un, sans oublier qu'il désire aussi réaliser son rêve, soit de construire un canot de maître qui mesure quarante pieds (12,2 m) de longueur. Toutefois, sa tâche actuelle la plus pressante, c'est de revisiter tout le métrage brut sur bande vidéo que son collègue, Todd Crocker, et lui ont enregistré durant leurs séjours chez les autochtones du Québec. Malheureusement, depuis le décès de Crocker, Henri reste seul pour transformer la majeure partie de ces matériaux en produits finis. « Pour moi,

21. Philippe Auclerc, « Le « Rabaska » à la conquête du fleuve Loire... et des Ligériens », *La Loire et ses terroirs* (Combleux, France), n° 83, hiver 2012-2013, p. 42-59 ; voir en particulier, « De l'écorce au grand canot, au chantier Henri Vaillancourt », p. 55-56.

personnellement, c'est pas les canots que je fais qui sont les plus importants, c'est le travail sur les Amérindiens pour préserver leurs traditions pour les futures générations. Il faut absolument que je finisse ça avant de mourir. »

À part cela, Henri continue de s'engager dans des mouvements favorisant la protection de l'environnement. Par exemple, en 2017, il a servi d'interprète pour une délégation d'Innus de la réserve de Pessamit sur la Côte-Nord. Ceux-ci vinrent aux États-Unis pour témoigner contre le projet de la compagnie américaine Eversource et Hydro-Québec pour la construction de la ligne de transmission électrique Northern Pass.

Malgré son héritage québécois et franco-américain, en plus du fait qu'il a habité toute sa vie à Greenville, un des villages les plus francophones du New-Hampshire, Henri était trop accaparé par son métier pour participer aux activités socioculturelles de ses compatriotes. Tout cela a changé le jour où il prit sa retraite partielle, car maintenant on l'aperçoit un peu partout dans les réunions, colloques, concerts et célébrations, jusqu'à se faire élire membre du conseil d'administration du Centre franco-américain de Manchester. De plus, il se passionne pour l'étude du parler populaire en Amérique française et anime même des discussions publiques où il invite les auditoires à partager les mots et expressions avec lesquels ils ont grandi.

Enfin, comme ses ancêtres amateurs de la nature, des eaux et des forêts, Henri adore passer son temps, sans pression, à travailler dans son jardin, à faire du vélo, à observer les animaux sauvages dans les bois, ou à se promener dans un canot d'écorce ; pourvu que ce soit dehors, il se retrouve chez lui²².

22. La radio communautaire CJB de Tête-à-la-Baleine, au Québec, a présenté un reportage sur Henri Vaillancourt le 10 novembre 2021 ; on peut le consulter en balado dans la série Le Portage, épisode 6, à l'adresse : cjtbradio.ca/podcast/episode-6-henri-vaillancourt (32,43 min.).